

# LA DETTE SANS FIN

**Bernard HOURS**  
**Pepita OULD AHMED**

La dette innerve la vie collective. Elle remplace la violence animale et fonctionne comme matrice des rapports humains, de la vie sociale, de tout temps et en tous lieux. Ce sont les formes et les règles appliquées à la dette qui varient. Pourtant, sous le prétexte d'une crise, dont les causes sont bien connues, l'humanité d'aujourd'hui semble traîner deux boulets. Le premier est financier et porté par le marché. Le second est plus récent et s'appelle dette écologique due à l'environnement, à la planète. Cette dernière dette serait le prix de l'empreinte humaine sur l'environnement : une sorte de loyer tardif après des années de pillage qui se poursuit. Ces deux macrodettes sont à l'échelle de la globalisation contemporaine et en sont un produit. Ce qui les sépare, c'est que les dettes de marché sont toujours analysées suivant des logiques comptables d'individus en concurrence pour l'accès aux ressources dans un monde d'inégalités. Les dettes des États sont abordées ainsi comme celles de macro-individus, comme s'il s'agissait du panier d'un gros ménage qui va aussi au marché

À l'inverse, la dette écologique souligne l'interdépendance des hommes dans la nature qui produit des solidarités ou veut en produire. De même la dette circule entre les générations. Dans les économies financières de casino émergent les Bernard Tapie pour lesquels la dette est à la fois un risque et une chance individuels, comme l'affirment tant le microcrédit que les jeunes entrepreneurs. Cela n'est pas inexact mais cela n'est pas vraiment vrai car la dette qui se compte est encapsulée (*embedded*) dans la dette qui circule, la dette sociale. Les flux de cette dernière se mesurent avec d'autres outils et ils s'évaluent plutôt car cette dette semble à la fois nécessaire et imparable. Au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, le choix de la préservation (des espèces la nôtre) en lieu et place de l'émancipation (projet du XX<sup>e</sup> siècle) semble opéré. Dans le paysage contemporain se côtoient, parfois avec fracas, le marché souverain

qui exige qu'on mesure et qu'on paye ses dettes, et la dette incommensurable que gèrent les grandes religions du péché. Le développement notable d'une philanthropie médiatique s'inscrit dans le même contexte. Paradoxe apparent, c'est au même moment que la valeur d'autonomie du sujet individuel, d'expression de soi, de liberté, trouve dans les réseaux sociaux et les échanges numériques un extrême développement. De multiples interrogations pertinentes peuvent naître dans ces circonstances où la volonté de communiquer se paye par des abonnements susceptibles de générer des dettes... la parole téléphonique ou numérique ayant un prix sur un marché hautement concurrentiel. La mauvaise dette, celle qui détruit, serait-elle le résultat de la concurrence parvenue à la sauvagerie ?

La dette contemporaine est celle d'un créancier abstrait, entité devenue aussi symbolique que réelle : le marché. Celui-ci est par nature asocial ou antisocial dans la lecture néolibérale qui tend à le faire reposer exclusivement sur la consommation. Cette machine est exposée en permanence au délire d'une accumulation sans fin et sans loi dont les seules limites sont la vie humaine, la santé (marchandise) et l'environnement (la nature). Dans ces deux champs de préservation, la dette a de beaux jours devant elle car, selon un proverbe sénégalais cité par Eveline Baumann et Mouhamedoune Fall : « Rien n'est gratuit, tout ce qui est reçu sera rendu, du bonjour au don, car tout est une dette, le reçu comme le rendu. »

Hours Bernard, Ould Ahmed Pepita.

La dette sans fin.

In : Hours Bernard (dir.), Ould Ahmed Pepita (dir.).  
Dette de qui, dette de quoi ? Une économie  
anthropologique de la dette. Paris : L'Harmattan, 2013,  
p. 285-286.

(Question Contemporaines : Série Globalisation et  
Sciences Sociales). ISBN 978-2-343-02074-7